

Zeitschrift:	Das Rote Kreuz : officielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes
Herausgeber:	Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz
Band:	43 (1935)
Heft:	6
Artikel:	Souvenirs de 1870/1871
Autor:	Petitpierre, Jacques
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-973213

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nique nous sert, mais nous domine; morcelé et imposé, le travail est privé de joie; les instincts barbares se réveillent ça et là: trente millions de chômeurs dénoncent notre impéritie; trop de souffrances injustes appellent en vain l'apitié; le spectre de la guerre n'est pas conjuré. La solidarité n'a pas vaincu l'égoïsme individuel, l'égoïsme de classe, l'égoïsme national. Mais voici que cet égoïsme se révèle décevant. Poussé à ses limites extrêmes, le régime de la compétition et du profit a brisé ses ressorts. On reconnaît qu'à la longue et dans l'ensemble l'avantage particulier est inséparable du bien général. On s'aperçoit, tout compte fait, que la guerre profite peu au vainqueur, que la misère n'enrichit per-

sonne. La solidarité commence à recruter des forces dans le camp adverse.

Lorsqu'il s'est construit un abri, qu'il a tissé des vêtements, fait briller le feu, taillé des outils, élevé des digues, l'homme a émis la prétention d'être maître de son sort, de ne pas subir passivement les lois de la nature. Il veut aujourd'hui s'affranchir de la maladie, de la misère, de l'ignorance, de la médiocrité. La médecine sociale est l'un des instruments de cette libération progressive.

Ces quelques citations donnent le ton de l'ouvrage qui est à la fois réconfortant pour le présent et stimulant pour l'avenir; il intéressera tous ceux que préoccupent les grands problèmes de la vie humaine.

H. S. M.

Souvenirs de 1870/1871.

En 1907 *La Croix-Rouge suisse* a publié sous le titre «Février 1871» (nos 9 à 12 de l'année 1907) un récit sur l'entrée de l'armée Bourbaki aux Verrières et l'intervention charitable de la Croix-Rouge, dont l'auteur, M. Louis Mauler de Môtiers, était président de la section du Val-de-Travers.

Aujourd'hui, c'est sous le titre «Les Neuchâtelois et l'accueil des Bourbakis 1870—1871» que nous lisons, dans la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 28 mars 1935, un récit captivant de l'arrivée des épaves du corps d'armée commandé par le général Clinchant en pays neuchâtelois. Grâce à la complaisance de l'auteur, Monsieur Jacques Petit-pierre, et de la rédaction de la *Feuille d'Avis*, nous sommes à même de reproduire ces lignes illustrées de clichés qui intéresseront certainement nos lecteurs.

Nous remercions vivement l'auteur et la rédaction d'avoir bien voulu nous permettre de publier dans *La Croix-Rouge* ces pages intéressantes. (Réd. Dr M.)

Une pierre dans la mare aux canards.

Des sociétés chorales — de presque toute la Suisse — sont réunies à Neuchâtel du 9 au 12 juillet 1870. A tour de

rôle, faisant montre du plus beau zèle, elles exécutent dans l'enthousiasme de milliers d'auditeurs et une atmosphère vibrante d'ardeur et de gaieté leur programme de classement.

Un radieux soleil darde ses rayons sur chanteurs et chanteuses, sur une foule en liesse envahissant grèves, promenades, auberges. C'est multitude joyeuse et sereine, bandes en goguette fredonnant refrains à succès. La déclaration de guerre, par sa soudaineté, cause à Neuchâtel, au milieu de la joie du moment, la stupéfaction. La fanfare de Constance — groupe hors frontières — venue fraterniser et souffler à pleins poumons parmi nous dans ses trombones, doit filer au galop. C'est la bagarre.

Hans Herzog, un Argovien, nommé général, mobilise et installe à Olten son état-major commandé par Paravicini.

Si l'on sait ce qu'a été, durant les

hostilités, l'occupation des frontières, l'on n'entend guère que par bribes parsemées d'anecdotes ce que fut l'entrée de l'armée de l'Est. Philippe Godet en parle dans ses «Souvenirs». Les trois

tants des campagnes alsaciennes, ayant abandonné leurs villages, se réfugient en Suisse en longs chapelets de chariots chargés de femmes, de vieillards, d'enfants, précédés de cortèges de vaches, de



Le général Hans Herzog, 1819—1894,
dont l'état-major était installé à l'hôtel
de ville de Neuchâtel, en février 1871.

ouvrages des colonels Secrétan, Rousset, Jacki et les deux albums de Bachelin renferment des renseignements sur cette période. Nos journaux de l'époque contiennent par contre des nouvelles journalières encore inconnues et il est aisé de retrouver d'autres documents qui ne le sont pas moins. Une toile de Bachelin, propriété de la famille de Perregaux, au Tertre, montre la marche du bataillon neuchâtelois vers les frontières; une autre l'arrivée des Bourbakis aux Verrières, reproduite ci-contre. Le musée de Neuchâtel contient aussi une toile d'Anker où des Bourbakis sont étendus dans la paille d'une écurie bernoise.

L'orage gronde.

Les événements se pressent sur le théâtre des opérations. Un flot d'habi-



Le général Bourbaki,
dont le commandement de l'armée de
l'Est fut repris par Clinchant, en 1871.

bœufs ou de menu bétail. On voit défiler à Neuchâtel et Genève des cortèges d'Allemands expulsés de France que par humanité l'on accueille en transformant collèges et remises en dortoirs. Comme l'occupation de nos frontières a cessé au moment de la marche allemande sur Paris, le Conseil fédéral rappelle des troupes sous les armes, le 5 octobre. Elles vont occuper le Jura bernois à la nouvelle d'un corps prussien traversant le Rhin avec objectifs Belfort, Besançon, Lyon. Une petite légion française, dite les Vengeurs, Polonais, Italiens et turcos, bousculée par les Prussiens, dépose les armes près de Grandfontaine et entre en Suisse, conduite par le Porrentruy en direction de Thoune. Des territoires voisins, l'on vient nous demander asile en

longues files noires serpentant au loin dans la neige.

Des étudiants français se démènent à Neuchâtel.

On lit dans les journaux du 4 janvier 1871: «Nous recommandons vivement au public de notre ville la soirée que donneront, jeudi 5 janvier, au Théâtre, MM. les étudiants français de Genève, dans le but de créer une ambulance internationale.

La population de Neuchâtel seconde avec plaisir cette entreprise, du moins nous aimons à l'espérer, et c'est avec confiance que nous publions dans ce même numéro le programme varié et amusant de cette soirée.»

Le programme en question, qui s'ouvre par un prologue en vers, annonce le concours de MM. With, de Strasbourg, et Alexandre Lemoine, artiste dramatique de Paris; Gounod, Victor Hugo, Musset font les frais de la première partie de cette manifestation durant laquelle on joue aussi «Jovial», comédie-vaudeville en deux actes de Théaulon et Choquart. La seconde partie consiste dans l'audition de pièces littéraires ou musicales, «Dernière nuit de Chatterton» de Vigny, le «Somnambule», grand air de Bellini, la «Grève des forgerons» de Coppée, et «Le baron de Fourchevif», un acte de Labiche. On se procure les billets à la librairie Jules Sandoz et l'on paie 2 fr. 50 aux premières, 1 fr. 50 au parterre et 1 fr. aux secondes.

*Extraits de la
«Feuille d'avis de Neuchâtel».*

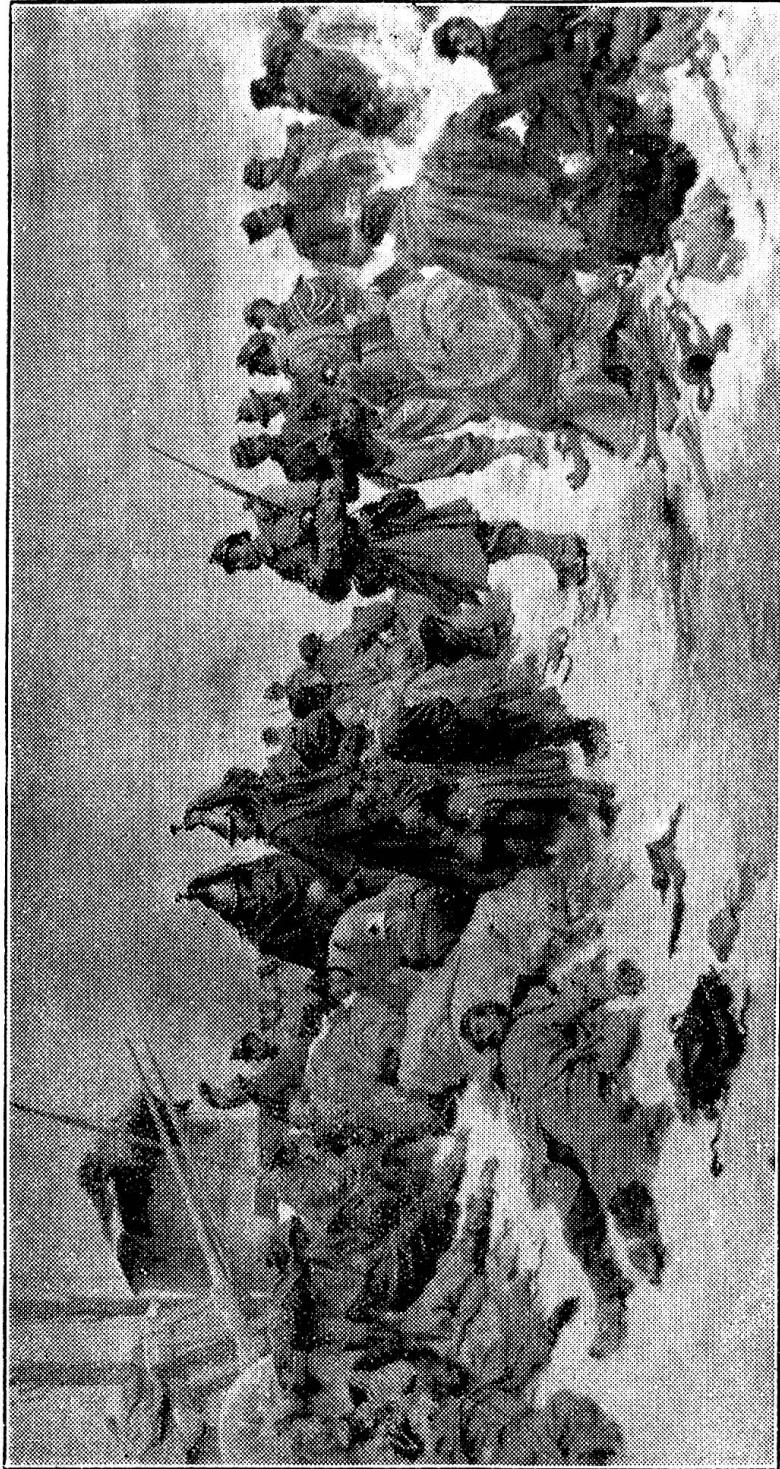
Voici une note saisie au vif, dans le numéro du 4 janvier 1871: «Nos soldats à la frontière ont gaiement fêté la veille de Noël. Les chasseurs se sont rendus à l'église de Benken. L'arbre de Noël

était illuminé. M. le capitaine Du Pasquier a ouvert la séance par un discours. La musique entonna un de ses meilleurs morceaux, puis on passa au tirage de la tombola consistant en effets de laine, liqueurs, poupées, bonbons et autres articles. La première poupée qui sortit produisit un rire général. Pour terminer, la musique entonna *Rufst Du mein Vaterland.*»

«A Bâle, les officiers avaient fait décorer une salle de la caserne dans laquelle on remarquait surtout un tableau de circonstance peint par F. Landry, sergent-major de la deuxième compagnie, bien connu dans le canton comme médailleur national, et par le fourrier Paul de Pury, architecte. Ce tableau représente une sentinelle à l'extrême-frontière, apprétant son arme; on voit au loin un uhlans. Au-dessous de cette toile, figurent ces mots: *Dieu et patrie*, au-dessous, la consigne: *On ne passe pas*. S'inspirant de ce tableau, le quartier-maître Breitmeyer a ouvert la fête par un discours remarquable et qui a été chaleureusement applaudi.»

Le même jour, s'ouvre à Neuchâtel une souscription de cinquante centimes par semaine, sur l'initiative d'un comité de sept dames françaises, présidé par la comtesse de Drée qui habite l'hôtel Fauche. Le but est de venir en aide aux malheureuses populations d'Alsace et de Lorraine, de même qu'aux prisonniers. Quelques demoiselles de Neuchâtel organisent deux soirées de tableaux vivants au profit de victimes de la guerre et des indigents de la colonie suisse de Paris. Kern, ministre de Suisse en France, a mis tout en branle pour que, du pays, des secours parviennent à nos compatriotes de la grande capitale.

Autre note de la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* du 7 janvier: «Le bataillon



L'entrée des Bourbakis aux Verrières.

On voit au premier plan, avec brassard de la Croix-Rouge, le docteur Georges Godet.
Toile d'Auguste Bachelin au Musée de Neuchâtel.

neuchâtelois n° 23, parti de Bâle hier matin, est arrivé dans notre ville à 4 heures. Chacun était joyeux de revoir nos jeunes milices qui, de leur côté, paraissent heureuses de rentrer dans leurs foyers avec le sentiment du devoir accompli envers la patrie, pendant une

bardement de Paris où, le 11 janvier, la rive gauche est devenue inhabitable, le quartier compris entre Saint-Sulpice et l'Odéon recevant un obus à chaque intervalle de deux minutes. Le Val-de-Grâce, hôpital militaire parisien, est criblé d'obus allemands. Autres nouvel-



Ambulance de la chapelle et du collège des Terreaux à Neuchâtel, en 1871.
Dames neuchâteloises, dirigées par le Dr Hirt de Soleure.

si rude saison. Le bataillon a fait son entrée en ville, dans le plus bel ordre, et comme de vieilles troupes. Il a été harangué et remercié dignement sur la place du collège par M. le conseiller d'Etat Touchon, puis les soldats ont reçu les billets de logement. Ils se louent beaucoup de nos confédérés bâlois qui leur ont donné de nombreuses preuves d'amitié; la veille de leur départ entre autres chacun de nos soldats a reçu en souvenir un paquet de ces excellents «leckerlis» qui sont, pour Bâle, une fructueuse industrie.»

Les feuilles des jours suivants sont remplies de nouvelles relatives au bom-

les de la guerre, provenant de Berlin, Bordeaux, Versailles, Vesoul, Arras, Amiens, Dijon, Boulzicourt, Bréviliers, le Mans, etc.

Le 18 janvier, le journal signale un grave accident sur la ligne du Franco-Suisse, entre Travers et Couvet, survenu par rupture d'une pièce de la locomotive d'un train de marchandises! Déraillement. Quelques blessés!

A ce moment, la Société suisse de secours aux blessés — section neuchâteloise — section neuchâteloise de la Croix-Rouge suisse (*Réd.*) — a déjà fait bonne besogne. Les dons dépassent 32,000 francs. Il y a de fortes réserves

de vêtements chauds, de lingerie, de charpie, grâce aux comités de village. Le fonds des victimes de la guerre atteint 18,000 francs, et les dons recueillis dans la région pour les prisonniers français en Allemagne sont évalués à plus de 10,000 francs.

Tendons les bras des deux côtés.

Un comité se forme pour une vente, fixée au 9 mars, afin de secourir aussi veuves et orphelins de guerre en Allemagne! «Pour nous, il ne doit y avoir ni Français ni Allemand, mais seulement des malheureux à secourir.»

Le samedi 28 janvier, le bataillon valaisan, arrivé le jour précédent à 6 heures à notre gare, et pour lequel des billets de logement étaient préparés en ville, doit par suite d'ordres arrivés du quartier général être immédiatement dirigé sur les Verrières.

*Où les choses se gâtent.
Afflux de blessés.*

Dès le 27 janvier, la position de l'armée de l'Est paraît désespérée. Werder et Manteuffel ont opéré leur jonction, acculant au territoire suisse l'armée de Bourbaki blessé par sa tentative de suicide et remplacé par Clinchant. Bourbaki, fils d'un colonel grec, avait commandé la garde impériale. Chargé par Gambetta de réorganiser l'armée du Nord, il prit ensuite le commandement de la deuxième armée de la Loire qu'il conduisit dans l'Est pour débloquer Belfort. On sait la suite.

Le général Herzog transfère son quartier général de Delémont à Neuchâtel. Il passe à notre gare se rendant aux Verrières d'où il reviendra tôt après en ville. Son état-major se compose de 25 officiers et d'une dizaines de guides. Ses bureaux sont à l'hôtel de ville. Neuchâtel

expédie 50 quintaux de pain et 28 de viande aux troupes suisses à la frontière. De son côté, le comité de la Société internationale de secours se met en route avec un wagon regorgeant d'objets destinés aux blessés français hospitalisés à Pontarlier.

Arrive à Neuchâtel, de Pontarlier, un convoi de 400 blessés de l'armée de Bourbaki. Ils sont à évacuer sur la Savoie. Notre population avertie par un roulement de tambours s'est portée en masse à la gare. Partout dévouement et empressement. Distributions de vivres et de reconfortants chauds. Nos secours sont si abondants qu'on peut en réservé pour un nouveau convoi de 400 éclopés parmi lesquels se trouvent beaucoup d'officiers. Le Temple du Bas est chauffé pour les recevoir. Le 1^{er} février, à deux heures, un troisième convoi de 800 éclopés, zouaves et turcos, arrive parmi nous. Notre population, affairée, grouille comme fourmilière où l'on a planté un bâton.

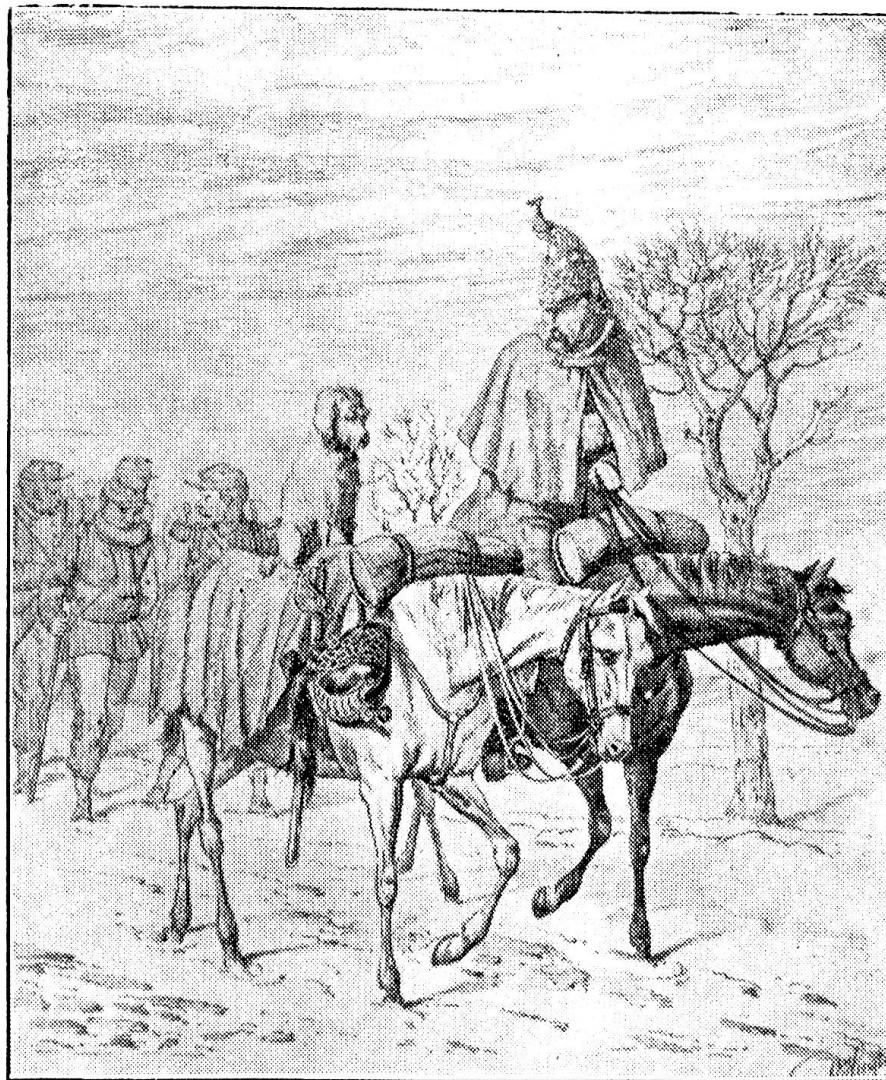
Et c'est le tour de l'armée.

Herzog et Clinchant ayant signé convention d'internement à l'aube du 1^{er} février, l'armée de l'Est se déverse en Suisse par toutes les artères pouvant lui servir de canal, route de Sainte-Croix, routes de Jougne, Ballaigues, Vallorbe. Le gros pénètre par les Verrières.

Sous la surveillance de nos forces concentrées aux points d'accès, des milliers de fusils, baïonnettes au fourreau, s'empilent en énormes monceaux, qu'il faudra charger sur des traîneaux, puis en wagon. Sabres et munitions s'entassent sans trêve, abandonnés par des bougres qui ne demandent que cela et formant dans la neige lamentable procession d'hommes exténués. En cadence, ils se traînent les pieds dans des chaus-

sures percées, ou en carton, dans des pantoufles ou emmaillotés dans des langes. Ils marchent au bruit de lointaines et crépitantes fusillades. Le roulement

jonchent le bord de la route. Cavaliers, cuirassiers grelottant dans la neige, hommes casqués de l'ex-garde impériale, à manteaux rouge sang, soldats



Débris de l'armée de Bourbaki, en 1871.

Dessin d'Oscar Huguenin.

(L'album original, rehaussé de couleurs, a été offert à Guillaume Ier.)

plus grave du canon qui s'entend par-dessus les crêtes explique le tragique de cet inexorable destin.

Le Val-de-Travers devient chenal d'interminables files de pièces d'artillerie, de mitrailleuses, de caissons, de voitures à vivres ou de réquisition, d'ambulances, d'êtres humains et de chevaux qui crèvent à l'envi. A chaque instant une bête s'affaisse. Les cadavres

de ligne, mobiles, zouaves, dragons, chasseurs à cheval, turcos, marins, frances-tireurs, pêle-mêle, défilent en haillons, joues creuses, sombre cortège coloré repoussant par l'odeur que dégagent des corps non aérés depuis plusieurs semaines, cortège pitoyable qui attire dévouement, sacrifices, savon, bains de pieds, chaleur, linge propre, chaussures, pain frais, soupe et bidoche!

L'aspect de cavaliers aux casques de cuivre qui luisent à la clarté argentée du ciel et dont la crinière rouge flotte sur les manteaux blancs, n'a-t-il pas quelque chose de fantastique rappelant certains chevaliers errants de ballades allemandes?

Des hommes ont remplacé leur capote par une couverture où ils ont pratiqué une fente. De cette fente surgit leur tête . . . et vive la guerre!

Pour recevoir cette foule d'infortunés et de braves soldats, tous les bras s'ouvrent spontanément et aussi les maisons, les hospices, les hôpitaux, les hangars, les baraquements, les écoles, les casernes, les fermes, les temples.

Neuchâtel se fend en quatre! Ceux de nos pères ou grands-pères qui habitent la cité sont bien placés. Leurs yeux s'ouvrent tout grands car la ville se trouve sur le point du défilé d'une grande partie de l'armée française que vont se répartir, pour l'accueillir, de nombreux cantons. 87,000 estomacs à réchauffer, à éaler trois fois par jour! 87,000 lurons qui font songer à quelque nouvelle retraite de Russie et dont 34,000 «tricotent» de leurs guibolles amaigries sur les rubans neigeux de nos chemins à nous!

Pendant qu'ici l'on se trémousse, que des lascars ragaillardis et cigarette au bec, pendant leurs frusques à des clous le long de nos parois, s'étendent dans notre paille et dans nos draps, Moltke fait envoyer sur Paris — rien que pour voir — des poignées de boulets qui, comme des petits pois, continuent à tomber dans l'assiette de la France!

. *Répartitions. Va-et-vient.
Souscriptions publiques.*

L'artillerie française est dirigée sur deux points de concentration: Planeyse

et Yverdon. Une foule considérable de curieux venus de toutes parts voulait tout voir, surtout d'extraordinaires et modernes mitrailleuses rangées près des pièces. On barre les allées où d'interminables files de chevaux sont l'objet de la visite des vétérinaires. En ville, la Promenade du Faubourg, le Quai d'Osterwald sont envahis aussi de chevaux qui, affamés, rongent et dévorent les arbres et toute substance végétale à leur portée. Notre région reçoit journallement du cœur de la Suisse des trains de vivres et de fourrages, car place nette est vite faite dans nos greniers et nos granges.

On remarque à Neuchâtel triple courant d'invasion. D'un côté troupes suisses. De l'autre colonnes françaises dirigées vers le cœur du pays. Enfin flot de curieux encombrant prés et routes, venus de tous nos villages. Environ 5500 internés passent en ville la nuit du dimanche 7 février. Il y a en outre, à Neuchâtel et Serrières, près de 2000 hommes de troupes fédérales dont 1700 logés chez les bourgeois. Ce dimanche, arrive aussi un convoi de 57 Poméraniens faits prisonniers par les Français près de Pontarlier. Ils sont logés place d'Armes, à l'Oratoire. Le 8 février, la batterie 4, de Zurich, stationne à Neuchâtel, avec un demi-bataillon soleurois relevé par le demi-bataillon schaffhousois 71, installé à Saint-Blaise. Une compagnie de sapeurs du génie vaudois cantonne à la Coudre, le bataillon 14, de Thurgovie, à Auvernier, enfin le bataillon 20, de Genève, roque de Chaux-de-Fonds à Boudry.

Afin de subvenir aux frais des levées de troupes et de l'entrée en Suisse de l'armée française, le Conseil fédéral, dans une séance tenue l'après-midi de ce même jour, 8 février, décide de faire,

par voie de souscription publique, un emprunt de 15 millions, dont 6½ pour couvrir un emprunt de 6 % fait en juillet. Des obligations de 100 francs seront

Gothard obstrué par l'hiver, notre vie régulière, celle des maisons d'école utilisées à d'autres buts, celle des temples et de nombreux de nos intérieurs fut lit-



Accueil fraternel d'un soldat français, en 1871.

D'après un dessin d'Oscar Huguenin.

(Même collection que ci-devant.)

émises à 97 ½, remboursables au plus tôt dans six ans, au plus tard dans quinze ans. Il était entré au total, par Le Locle, 2000 à 3000 hommes, par les Verrières 30,000 hommes avec un matériel considérable, par la frontière vaudoise 54,000 hommes.

Sauf dans le Tessin où l'on n'envoie pas de Bourbakis à cause du passage du

téralement suspendue par cette invasion d'émigrants.

Le général Clinchant, commandant en chef de la 1^{re} armée française, âgé de 42 ans, homme d'une belle vivacité et fort intelligent, adresse encore — toujours le 8 février —, avant de quitter Neuchâtel, une magnifique lettre au préfet.

Le petit commerce...

Le 15 février la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* contient une annonce d'un commerçant de Zurich qui... ne perd pas le nord. Il offre à prix de fabrique et avec garanties «carabines et fusils Vetterli à répétition et à simple charge, ainsi que des Martini à double et triple détente». C'est l'armurier J.-J. Dornbierer! Un autre armurier, nommé Tschanz, rue de la Serre à La Chaux-de-Fonds, fait insérer aussi à plusieurs reprises qu'il vend même de la mousqueterie avec yatagans! On fait dès lors la brocante de toute sorte d'objets d'équipement des Bourbakis.

On achète aussi des chevaux pour cinq francs... mais il faudra les restituer!

En conseil de guerre.

Des francs-tireurs et leur chef, un capitaine Huot, ont dû passer en conseil de guerre à Neuchâtel. Ils ont assailli à la ferme de Malpas, sur France, près du Col-des-Roches, des Pruscos venus pour remettre à la Suisse, en vertu des conventions, un convoi d'armes françaises.

On leur reproche aussi d'avoir incendié une ferme.

Ils sont acquittés puisque l'incident a laissé indemne notre neutralité helvétique.

Le partage des malades.

Le 11 février, les malades sont répartis en ville de la façon suivante: Chapelle des Terreaux 51; dans 14 salles du collège des Terreaux 249; Hôpital de la Ville 24; Hôpital de la Providence 27; Hôpital Pourtalès 15; Ambulance des Bercles 38; Lazaret des variolés du Mail 33; ensemble 437. Mais, à cette date, il y a en traitement dans le canton bien d'autres malades. A Fleurier 200, à Môtiers 29, au Locle 21, à La Chaux-de-

Fonds 31, à Saint-Blaise 4, à Landeyeux 30, à Préfargier 18, aux Verrières 31. A Neuchâtel meurent 14 soldats et un officier du 1^{er} au 10 février.

Une ambulance, fondée aux Bercles, reçoit les malheureux dont le traitement demande le plus de soins. M. le Dr Mœrgelin se charge de cette direction avec une sœur. Dans cette ambulance comme dans celle de la chapelle et du collège des Terreaux de nombreuses dames se dévouent. Un cliché inédit montre ici son directeur, le Dr Hirt, avec celles qui l'assistaient. (Voir p. 137.)

Départs mouvementés.

Lorsque sonne l'heure de la paix après plus de six semaines d'internement, l'armée de l'Est reprend le chemin des foyers.

Le rapatriement qui s'opère par les Verrières, Genève, Thonon, Evian et Divonne, dure dix jours. Trois accidents, à Kirchdorf, Morges et Colombier, marquent ce départ de leur tristesse. S'agissant de l'accident de Colombier, le mercredi 22 mars, un train de 17 wagons, parti du centre de la Suisse et convoyant environ 1000 hommes, se heurte — lancé à toute vapeur — contre un train chargé de houille, sur voie de garage. Cris déchirants! 24 morts! 61 blessés! Trois wagons en marmelade!

Mécanicien et chauffeur s'en tirent avec dix jours à l'Hôpital Pourtalès. Pour les autres, enterrement peu banal. 24 cercueils sur 12 chars. Escorte de troupes neuchâteloises. Délégués du gouvernement. Musique militaire. Marche de Chopin.

L'internement de l'armée de l'Est n'avait pas été sans ennuis: fièvre typhoïde, petite vérole, peste bovine; 140 têtes de bétail abattues d'urgence.

Mais une amitié qui s'ébauche en six

semaines peut durer une vie. Il s'était formé de nombreux liens, et qui se perpétuèrent entre Neuchâtelois ou Confédérés et Français du Puy de Dôme, de Savoie, de la Loire, des Pyrénées, des Vosges, de la Meurthe, du Tarn, de la Garonne, du Rhône, du Cher, du Loiret, de l'Isère, du Maine, de la Charente, du Var, de Corse ou d'Afrique...

Le décès d'un assez grand nombre de soldats devint plus tard la raison de

voyages renouvelés. Des parents viennent et reviennent saluer la tombe des leurs. Encore visibles aujourd'hui, des monuments se dressent dans nos cimetières parmi cyprès et saules pleureurs. Ces pyramides sous lesquelles gisent les restes d'infortunés, rappellent encore dans leurs lieux clos et silencieux, au milieu de nos morts, le souvenir mélancolique de cette page militaire.

Jacques Petitpierre.

Etwas von den Blutdrüsen.

Ueber die Bedeutung jener Organe, die man Blutdrüsen nennt, wusste man bis vor wenigen Jahrhunderten kaum etwas. Sie traten aber mit einem Mal in den Brennpunkt wissenschaftlichen Interesses, als man anfing, gewisse schwere Krankheitsscheinungen beim Menschen in Zusammenhang zu bringen mit krankhaften Veränderungen an diesem oder jenem der bisher wenig beachteten Organe.

Der Ausdruck «Blutdrüsen» wird von vielen dahin missverstanden, dass sie glauben, es handle sich um Drüsen, welche Blut bilden. In Wirklichkeit liegen die Dinge anders. Unter Drüsen verstehen wir Organe von mehr oder weniger ähnlichem Aufbau, denen die Bildung und Absonderung gewisser Stoffe oder Säfte obliegt. Wir kennen die Speicheldrüsen, die den Speichel liefern, die Tränendrüsen, die Leber, welche vor allem die Galle fabriziert, die zahlreichen kleinen Drüschen im Magen und Darm, welche verschiedene Verdauungsstoffe abgeben. Allen diesen Drüsen ist das eine Merkmal gemeinsam, dass sie ihre Säfte (Sekrete) durch besondere Ausführungskanäle nach aussen bzw.

nach innen in den Verdauungskanal absondern. Wir nennen sie deshalb auch Drüsen mit äusserer Sekretion (Absonderung) zum Unterschied von den Drüsen mit innerer Sekretion, die ihre Säfte dem Blute selbst zuführen und deshalb den Namen «Blutdrüsen» tragen.

Die Säfte der Blutdrüsen, die man auch «Hormone» (anregende Stoffe) nennt, sind chemische Substanzen, die auf dem Blutwege in die verschiedensten Organe gelangen, um deren Stoffwechsel und deren Tätigkeit in vielfacher Weise zu beeinflussen. Wir kennen noch andere Möglichkeiten solcher Fernwirkung der Organe aufeinander, z. B. mit Hilfe des Nervensystems. Wir wollen dies jedoch an dieser Stelle nicht weiter ausführen, sondern nur um der Vollständigkeit wegen erwähnen.

Die Schilddrüse, die Nebenschilddrüsen, die Nebennieren, der Hirnanhang, die Bauchspeicheldrüse, die Thymusdrüse und die Keimdrüsen sind die wichtigsten Blutdrüsen.

Es dürfte bei dieser Aufzählung nicht entgangen sein, dass unter den genannten Organen auch einige mit äusserer Sekretion sich befinden, wie z. B. die Bauch-